

SESSION 2025

---

**AGREGATION  
CONCOURS INTERNE  
ET CAER**

**Section : LETTRES CLASSIQUES**

**COMPOSITION À PARTIR D'UN OU DE PLUSIEURS TEXTES  
D'AUTEURS**

Durée : 7 heures

---

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.*

*Il appartient au candidat de vérifier qu'il a reçu un sujet complet et correspondant à l'épreuve à laquelle il se présente.*

*Si vous repérez ce qui vous semble être une erreur d'énoncé, vous devez le signaler très lisiblement sur votre copie, en proposer la correction et poursuivre l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, vous devez la (ou les) mentionner explicitement.*

**NB : Conformément au principe d'anonymat, votre copie ne doit comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé consiste notamment en la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de la signer ou de l'identifier. Le fait de rendre une copie blanche est éliminatoire**

**Tournez la page S.V.P.**

A

## INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

► **Concours interne de l'Agrégation de l'enseignement public :**

| Concours | Section/option | Epreuve | Matière |
|----------|----------------|---------|---------|
| EAI      | 0201A          | 101     | 0559    |

► **Concours interne du CAER / Agrégation de l'enseignement privé :**

| Concours | Section/option | Epreuve | Matière |
|----------|----------------|---------|---------|
| EAH      | 0201A          | 101     | 0559    |





Les *Œuvres poétiques* d'Alfred de Vigny sont inscrites, pour l'objet d'étude « La poésie du XIX<sup>e</sup> siècle au XXI<sup>e</sup> siècle », au programme national d'œuvres de la classe de Première. Elles sont associées à un parcours intitulé : « Héritages et revendications poétiques ». Les quatre extraits suivants des *Œuvres poétiques* vous sont proposés. Dans un développement composé et rédigé, vous présenterez, à partir de l'analyse que vous ferez de ce corpus, les modalités de son exploitation dans un projet didactique à l'intention d'une classe de Première.

**Liste des textes :**

Alfred de Vigny, *Poèmes antiques et modernes - Poèmes philosophiques*, in *Œuvres poétiques*, édition de Jacques-Philippe Saint-Gérand, Garnier Flammarion, 1978, p. 59 à 251.

- Texte 1 : « Symétha », p. 117-118
- Texte 2 : « La prison », v. 133-176, p. 134-135
- Texte 3 : « Le Mont des Oliviers », p. 229-233
- Texte 4 : « L'esprit pur », p. 249-251

Texte 1 : « Symétha », p. 117-118

*A Pichald,*  
*auteur de LÉONIDAS et de GUILLAUME TELL.*

SYMÉTHA  
*Élégie*

« Navire aux larges flancs de guirlandes ornés,  
Aux Dieux d'ivoire, aux mâts de roses couronnés !  
Oh ! qu'Eole, du moins, soit facile<sup>1</sup> à tes voiles !  
Montrez vos feux amis, fraternelles étoiles !  
5 Jusqu'au port de Lesbos guidez le nautonier,  
Et de mes vœux pour elle exaucez le dernier :  
Je vais mourir, hélas ! Symétha s'est fiée  
Aux flots profonds ; l'Attique est par elle oubliée.  
Insensée ! elle fuit nos bords mélodieux,  
10 Et les bois odorants, berceaux des demi-Dieux,  
Et les chœurs cadencés dans les molles prairies,  
Et, sous les marbres frais, les saintes Théories.  
Nous ne la verrons plus, au pied du Parthénon,  
Invoquer Athénée en répétant son nom ;  
15 Et, d'une main timide, à nos rites fidèle,  
Ses longs cheveux dorés couronnés d'asphodèle,  
Consacrer ou le voile, ou le vase d'argent,  
Ou la pourpre attachée au fuseau diligent.  
O vierge de Lesbos ! que ton île abhorrée  
20 S'engloutisse dans l'onde à jamais<sup>2</sup> ignorée,  
Avant que ton navire ait pu toucher ses bords !  
Qu'y vas-tu faire ? Hélas ! quel palais, quels trésors  
Te vaudront notre amour ? Vierge, qu'y vas-tu faire ?  
N'es-tu pas, Lesbienne, à Lesbos étrangère ?  
25 Athène a vu longtemps s'accroître ta beauté,  
Et, depuis que trois fois t'éclaira son été,  
Ton front s'est élevé jusqu'au front de ta mère ;  
Ici, loin des chagrins de ton enfance amère,  
Les Muses t'ont souri. Les doux chants de ta voix  
30 Sont nés Athéniens ; c'est ici, sous nos bois,  
Que l'amour t'enseigna le joug que tu m'imposes ;  
Pour moi mon seuil joyeux s'est revêtu de roses.

---

« Tu pars ; et cependant m'as-tu toujours haï,  
Symétha ? Non, ton cœur quelquefois s'est trahi ;  
35 Car, lorsqu'un mot flatteur abordait ton oreille,  
La pudeur souriait sur ta lèvre vermeille :

---

<sup>1</sup> Je dirais : Propice (*Mme de Vigny*.)

<sup>2</sup> Pour jamais. (*Ibid.*)

Je l'ai vu, ton sourire aussi beau que le jour ;  
Et l'heure du sourire est l'heure de l'amour.  
Mais le flot sur le flot en mugissant s'élève,  
40 Et voile à ma douleur le vaisseau qui t'enlève.  
C'en est fait, et mes pieds déjà sont chez les morts ;  
Va, que Vénus du moins t'épargne le remords !  
Lie un nouvel hymen ! va ; pour moi, je succombe ;  
Un jour, d'un pied ingrat tu fouleras ma tombe,  
45 Si le destin vengeur te ramène en ces lieux  
Ornés du monument de tes cruels adieux. »

---

— Dans le port du Pirée, un jour fut entendue  
Cette plainte innocente, et cependant perdue ;  
Car la vierge enfantine, auprès des matelots,  
50 Admirait et la rame, et l'écume des flots ;  
Puis, sur la haute poupe accourue et couchée,  
Saluait, dans la mer, son image penchée,  
Et lui jetait des fleurs et des rameaux flottants,  
Et riait de leur chute et les suivait longtemps ;  
55 Puis, tout à coup rêveuse, écoutait le Zéphire,  
Qui, d'une aile invisible, avait ému sa lyre.

*Ecrit en 1815.*

Texte 2 : « La prison », v. 133-176, p. 134-135

Le prêtre regardait le malheureux célèbre ;  
Mais ce cachot tout plein d'un appareil funèbre,  
135 Et cette mort voilée, et ces longs cheveux blancs,  
Nés captifs et jetés sur des membres tremblants,  
L'arrêtèrent longtemps en un sombre silence.  
Il va parler enfin ; mais tandis qu'il balance,  
L'agonisant du lit se soulève et lui dit :  
140 « Vieillard, vous abaissez votre front interdit,  
Je n'entends plus le bruit de vos conseils frivoles,  
L'aspect de mon malheur arrête vos paroles.  
Oui, regardez-moi bien, et puis dites après  
Qu'un Dieu de l'innocent défend les intérêts ;  
145 Des péchés tant proscrits, où toujours l'on succombe,  
Aucun n'a séparé mon berceau de ma tombe ;  
Seul, toujours seul, par l'âge et la douleur vaincu,  
Je meurs tout chargé d'ans, et je n'ai pas vécu.  
Du récit de mes maux vous êtes bien avide :  
150 Pourquoi venir fouiller dans ma mémoire vide,  
Où, stérile de jours, le temps dort effacé ?  
Je n'eus point d'avenir et n'ai point de passé ;  
J'ai tenté d'en avoir ; dans mes longues journées,  
Je traçai sur les murs mes lugubres années ;  
155 Mais je ne pus les suivre en leur douloureux cours.  
Les murs étaient remplis et je vivais toujours.  
Tout me devint alors obscurité profonde ;  
Je n'étais rien pour lui, qu'était pour moi le monde ?  
Que m'importaient des temps où je ne comptais pas ?  
160 L'heure que j'invoquais, c'est l'heure du trépas.  
Écoutez, écoutez : quand je tiendrais la vie  
De l'homme qui toujours tint la mienne asservie,  
J'hésiterais, je crois, à le frapper des maux  
Qui rongèrent mes jours, brûlèrent mon repos ;  
165 Quand le règne inconnu d'une impuissante ivresse  
Saisit mon cœur oisif d'une vague tendresse,  
J'appelais le bonheur, et ces êtres amis  
Qu'à mon âge brûlant un songe avait promis.  
Mes larmes ont rouillé mon masque de torture,  
170 J'arrosais de mes pleurs ma noire nourriture,  
Je déchirais mon sein par mes gémissements,  
J'effrayais mes geôliers de mes longs hurlements ;  
Des nuits, par mes soupirs, je mesurais l'espace ;  
Aux hiboux des créneaux je disputais leur place,  
175 Et, pendant aux barreaux où s'arrêtaient mes pas,  
Je vivais hors des murs d'où je ne sortais pas. »



Texte 3 : « Le Mont des Oliviers », p. 229-233

I

Alors il était nuit et Jésus marchait seul,  
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul ;  
Les disciples dormaient au pied de la colline.  
Parmi les oliviers qu'un vent sinistre incline  
5 Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux ;  
Triste jusqu'à la mort ; l'œil sombre et ténébreux,  
Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe  
Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe ;  
Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,  
10 Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani :  
Il se courbe, à genoux, le front contre la terre,  
Puis regarde le ciel en appelant : Mon Père !  
— Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.  
Il se lève étonné, marche encore à grands pas,  
15 Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente,  
Découle de sa tête une sueur sanglante.  
Il recule, il descend, il crie avec effroi :  
Ne pouviez-vous prier et veiller avec moi !  
Mais un sommeil de mort accable les apôtres,  
20 Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres.  
Le fils de l'homme alors remonte lentement.  
Comme un pasteur d'Égypte il cherche au firmament  
Si l'Ange ne luit pas au fond de quelque étoile.  
Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile  
25 D'une veuve et ses plis entourent le désert.  
Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert  
Depuis trente-trois ans, devint homme, et la crainte  
Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.  
Il eut froid. Vainement il appela trois fois :  
30 MON PÈRE ! — Le vent seul répondit à sa voix.  
Il tomba sur le sable assis et, dans sa peine,  
Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.  
— Et la Terre trembla, sentant la pesanteur  
Du Sauveur qui tombait aux pieds du créateur.

II

35 Jésus disait : « O Père, encor laisse-moi vivre !  
Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre !  
Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain  
Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main ?  
C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve,  
40 Quand meurt celui qui dit une parole neuve ;  
Et que tu n'as laissé dans son sein desséché  
Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.  
Mais ce mot est si pur, et sa douceur est telle,

Qu'il a comme enivré la famille mortelle  
 45 D'une goutte de vie et de Divinité,  
 Lorsqu'en ouvrant les bras j'ai dit : FRATERNITÉ !

— Père ! si j'ai rempli mon douloureux message,  
 Si j'ai caché le Dieu sous la face du Sage,  
 Du Sacrifice humain si j'ai changé le prix,  
 50 Pour l'offrande des corps recevant les esprits,  
 Substituant partout aux choses le Symbole,  
 La parole au combat, comme aux trésors l'obole,  
 Aux flots rouges du Sang les flots vermeils du vin,  
 Aux membres de la chair le pain blanc sans levain ;  
 55 Si j'ai coupé les temps en deux parts, l'une esclave  
 Et l'autre libre ; — au nom du Passé que je lave  
 Par le Sang de mon corps qui souffre et va finir :  
 Versons-en la moitié pour laver l'avenir !  
 Père Libérateur ! jette aujourd'hui, d'avance,  
 60 La moitié de ce Sang d'amour et d'innocence  
 Sur la tête de ceux qui viendront en disant :  
 « Il est permis pour tous de tuer l'innocent. »  
 Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,  
 Des dominateurs durs escortés de faux Sages  
 65 Qui troubleront l'esprit de chaque nation  
 En donnant un faux sens à ma rédemption. —  
 Hélas ! je parle encor que déjà ma parole  
 Est tournée en poison dans chaque parabole ;  
 Eloigne ce Calice impur et plus amer  
 70 Que le fiel, ou l'absinthe, ou les eaux de la mer.  
 Les verges qui viendront, la couronne d'épine,  
 Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine,  
 Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend,  
 N'ont rien, mon Père, oh ! rien qui m'épouvante autant !

75 — Quand les Dieux veulent bien s'abattre sur les mondes,  
 Ils n'y doivent laisser que des traces profondes,  
 Et si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet  
 Dont le gémissement sans repos m'appelait,  
 C'était pour y laisser deux anges à ma place  
 80 De qui la race humaine aurait baisé la trace,  
 La Certitude heureuse et l'Espoir confiant  
 Qui dans le Paradis marchent en souriant.  
 Mais je vais la quitter, cette indigente Terre,  
 N'ayant que soulevé ce manteau de misère  
 85 Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal,  
 Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

Mal et Doute ! En un mot je puis les mettre en poudre ;  
 Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre  
 De les avoir permis. — C'est l'accusation  
 90 Qui pèse de partout sur la Création !

— Sur son tombeau désert faisons monter Lazare.  
 Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare  
 Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir,  
 Qu'il parle. — Ce qui dure et ce qui doit finir ;  
 95 Ce qu'a mis le Seigneur au cœur de la Nature,  
 Ce qu'elle prend et donne à toute créature ;  
 Quels sont, avec le ciel, ses muets entretiens,  
 Son amour ineffable et ses chastes liens ;  
 Comment tout s'y détruit et tout s'y renouvelle,  
 100 Pourquoi ce qui s'y cache et ce qui s'y révèle ;  
 Si les astres des cieux tour-à-tour éprouvés  
 Sont comme celui-ci coupables et sauvés ;  
 Si la Terre est pour eux ou s'ils sont pour la Terre ;  
 Ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère,  
 105 D'ignorant le savoir et de faux la raison ;  
 Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison ;  
 Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,  
 Entre l'ennui du calme et des paisibles joies  
 Et la rage sans fin des vagues passions,  
 110 Entre la Léthargie et les Convulsions ;  
 Et pourquoi pend la Mort comme une sombre épée  
 Attristant la Nature à tout moment frappée ;  
 — Si le Juste et le Bien, si l'Injuste et le Mal  
 Sont de vils accidents en un cercle fatal,  
 115 Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles,  
 Soutenant Terre et Cieux sur leurs vastes épaules ;  
 Et pourquoi les Esprits du Mal sont triomphants  
 Des maux immérités, de la mort des enfants ;  
 — Et si les Nations sont des Femmes guidées  
 120 Par les étoiles d'or des divines idées  
 Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit,  
 Se heurtant et pleurant et que rien ne conduit ;  
 — Et si, lorsque des temps l'horloge périssable  
 Aura jusqu'au dernier versé ses grains de sable,  
 125 Un regard de vos yeux, un cri de votre voix,  
 Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix,  
 Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines Eternelles,  
 Lâcher leur proie humaine et reployer leurs ailes ;  
 — Tout sera révélé dès que l'homme saura  
 130 De quels lieux il arrive et dans quels il ira. »

### III

Ainsi le divin fils parlait au divin Père.  
 Il se prosterne encore, il attend, il espère...  
 Mais il renonce et dit : Que votre Volonté  
 Soit faite et non la mienne et pour l'Eternité.  
 135 Une terreur profonde, une angoisse infinie  
 Redoublent sa torture et sa lente agonie.  
 Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.

Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir.  
La Terre sans clartés, sans astre et sans aurore,  
140 Et sans clarté de l'âme ainsi qu'elle est encore,  
Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,  
Et puis il vit rôder la torche de Judas.

LE SILENCE

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Ecritures,  
Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;  
145 Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,  
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,  
Le juste opposera le dédain à l'absence  
Et ne répondra plus que par un froid silence  
Au silence éternel de la Divinité.

*2 avril 1862.*

Texte 4 : « L'esprit pur », p. 249-251

A ÉVA

I

Si l'Orgueil prend ton cœur quand le Peuple me nomme,  
Que de mes livres seuls te vienne la fierté.  
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme  
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.  
5 J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.  
Qu'il soit ancien, qu'importe ? — Il n'aura de mémoire  
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

II

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,  
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.  
10 J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes  
Empreintes, sur le flanc, des sceaux de chaque Roi.  
— A peine une étincelle a relui dans leur cendre.  
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;  
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

III

15 Ils furent opulents, Seigneurs de vastes terres,  
Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod, jaloux  
Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires  
Jusqu'où voulait la Mort les livrer à leurs coups ;  
Suivant leur forte meute à travers deux provinces,  
20 Coupant les chiens du Roi, déroutant ceux des Princes,  
Forçant les sangliers et détruisant les loups ;

IV

Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent  
Gens d'honneur en tous temps comme en tous lieux, cherchant  
De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent  
25 Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant ;  
Puis, sur leur talon rouge, en quittant les batailles,  
Parfumés et blessés revenaient à Versailles  
Jaser à l'Œil-de-bœuf avant de voir leur champ.

V

30 Mais les champs de la Beauce avaient leurs cœurs, leurs âmes,  
Leurs soins. Ils les peuplaient d'innombrables garçons,  
De filles qu'ils donnaient aux Chevaliers pour femmes,  
Dignes de suivre en tout l'exemple et les leçons.

— Simples et satisfaits si chacun de leur race  
Apposait saint Louis en croix sur sa cuirasse,  
35 Comme leurs vieux portraits qu'aux murs noirs nous plaçons.

## VI

Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,  
Ne sut se recueillir, quitter le Destrier,  
Dételer pour un jour ses palefrois d'Espagne,  
Ni des Coursiers de chasse enlever l'étrier  
40 Pour graver quelque page et dire en quelque livre  
Comme son temps vivait et comment il sut vivre,  
— Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier.

## VII

Tous sont morts en laissant leur nom sans auréole ;  
Mais sur le disque d'or voilà qu'il est écrit,  
45 Disant : « Ici passaient deux races de la Gaule  
« Dont le dernier vivant monte au temple et s'inscrit,  
« Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles,  
« Des Orgueilleux méchants et des Riches futiles,  
« Mais sur le pur tableau des livres de L'ESPRIT. »

## VIII

50 Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, Roi du Monde !  
Quand ton aile d'Azur dans la nuit nous surprit,  
Déesse de nos mœurs, la guerre vagabonde  
Régnaît sur nos aïeux. — Aujourd'hui, c'est l'ÉCRIT,  
L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,  
55 Que tu graves au marbre ou traînes sur le sable,  
Colombe au bec d'airain ! VISIBLE SAINT-ESPRIT !

## IX

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,  
Je reste. — Et je soutiens encor dans les hauteurs,  
Parmi les Maîtres purs de nos savants Musées,  
60 L'IDÉAL du Poète et des graves Penseurs.  
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,  
Et toujours, d'âge en âge encor, je vois la France  
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

## X

Jeune Postérité d'un vivant qui vous aime !  
65 Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés ;  
Je peux, en ce miroir, *me connaître moi-même* ;  
Juges toujours nouveaux de nos travaux passés !

Flots d'amis renaissants ! — Puissent mes Destinées  
Vous amener à moi, de dix en dix années  
70 Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez !

*10 mars 1863.*